

SI BEALE STREET
POUVAIT PARLER

JAMES BALDWIN

SI BEALE STREET POUVAIT PARLER

Roman traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Magali Berger

Préface de Geneviève Brisac



VOIR DE PRÈS

Titre original : *If Beale Street Could Talk*

© 1974, James Baldwin.

Tous droits réservés. Ce livre a été publié en accord avec The James Baldwin Estate.

© 1975, 1983, 1987, 1993, 1997, 2017, Éditions Stock pour la traduction française.

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-188-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Préface

Un écrivain n'a qu'une seule histoire à raconter

Je me souviens du jour où j'ai découvert James Baldwin.

C'était un jour d'été du début des années soixante-dix.

Il faisait chaud, j'étais dans le métro parisien, et le wagon était bondé. La rame s'était arrêtée sans qu'on sache pourquoi à la station Châtelet. J'avais dans mon sac un livre de poche, emprunté à une amie. Je me souviens qu'il avait une couverture colorée.

Ça s'appelait *La prochaine fois le feu*. Je l'ai ouvert.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il y avait dans ce livre, ni de quel feu il s'agissait, de quelle menace. La voix qui se faisait entendre entre ces pages m'a envoûtée. La voix de James Baldwin. Un petit homme noir au sourire éclatant. Un immense écrivain. (Mais je ne le savais pas encore, je commençais juste à le lire et je n'avais pas vu les merveilleuses photos où il rit aux éclats, tandis que ses yeux gigantesques restent tristes.)

Cette voix : une voix nerveuse, anxieuse, douloureuse. Une voix dépouillée, tendue, pressée, toute à l'urgence de témoigner d'une vérité enfouie et cachée : la vérité quant au sort fait aux Noirs américains, étrangers à leur propre patrie, victimes de la

violence raciste, de la bêtise raciste, de la ségrégation raciste, de la domination blanche.

Une voix antique, comme celles des prédicateurs, tragique comme celle des témoins de meurtres impunis, audacieuse et moderne, troublante comme un gospel, implacable, et fraternelle pourtant.

La voix d'un homme écorché vif, obsédé par l'injustice, obsédé par les meurtres de ses frères de combat pour les droits civiques des Noirs. Obsédé par la nécessité de nommer et de raconter, de témoigner et de venger trois hommes :

Medgar Evers, assassiné le 12 juin 1963

Malcolm X, assassiné le 21 février
1965

Martin Luther King, assassiné le
4 avril 1968

Trois hommes qu'il aimait. Morts en
si peu d'années.

Un peu plus tard, à la fin des années
soixante-dix, réfugié à Saint-Paul-
de-Vence, il essaya d'en faire un livre qui
se serait appelé *Remember this house*.
Un bout de verset, comme toujours,
comme tous ses titres magnifiques.

Il voulait révéler le cancer raciste qui
rongeait depuis des décennies le corps
du continent américain, de Chicago à
Atlanta, de New York à Montgomery.

Il voulait raconter la vie de ces trois
hommes, et, à travers elle, faire revivre

les luttes contre la ségrégation, les combats pour les droits civiques aux côtés de Sydney Poitier, Harry Belafonte ou Nina Simone.

Il voulait raconter les luttes contre les affreuses « coutumes populaires du Sud », la peur, la haine, les lynchages, les pendaisons.

Il voulait raconter le boycott des bus racistes, et la lutte pour l'éducation égale pour tous – comme ces mots sont froids et rendent mal compte de la réalité, comme ils rendent mal compte par exemple du destin de Dorothy Counts, une lycéenne de quinze ans dont je recopie ici le destin :

Le 4 septembre 1957, Dorothy Counts, quinze ans, s'inscrit dans une école réservée aux Blancs à Charlotte,

en Caroline du Nord. Une femme exhorte alors les garçons de l'école à l'empêcher d'entrer, et appelle les filles à cracher sur elle.

Dorothy marche vers son école, beaucoup de gens lui jettent des pierres, beaucoup crachent dans son dos. La photo existe.

Le lendemain, des déchets lui sont lancés à la figure alors qu'elle mange à la cantine, et les enseignants l'ignorent complètement. Sa famille reçoit des menaces téléphoniques.

Après quatre jours de harcèlement, son père décide de la retirer du lycée.

Lors d'une conférence de presse, il déclare : « C'est par compassion pour notre patrie et par amour pour notre fille que nous la retirons du lycée. » C'est

cela, concrètement, la ségrégation si cruelle, si laide. Le mot juste est : abjecte.

Amour, compassion, échec. Baldwin ne put dépasser les trente premières pages de ce qui devait être une histoire de l'Amérique. C'était trop militant, trop abstrait, trop contradictoire. Il savait qu'il était considéré comme trop intégrationniste pour les uns, trop radical pour les autres, et trop homosexuel pour à peu près tout le monde. Trop célèbre aussi. Et de ce fait traître à sa famille et à sa classe. Différent. Malgré tous ses efforts.

Il a merveilleusement résumé cette situation dans un récit que je nomme « Le Costume ». C'était en 1968. James

habitait à Hollywood et préparait une adaptation théâtrale de l'autobiographie de Malcolm X. C'était difficile. C'est à cette époque qu'il acheta un costume très cher en l'honneur de Martin Luther King qui organisait une soirée à Carnegie Hall. Quinze jours plus tard Martin était assassiné et James remit le costume pour les funérailles. Puis il déclara à un journal qu'il ne remettrait jamais ce vêtement.

Un garçon l'appela alors. C'était un type qui avait été son meilleur pote quand il avait dix ans. Et Baldwin découvrit les méfaits de la culpabilité du survivant. Il accepta sa demande : donne-moi ce costume que tu ne veux plus porter, nous avons la même taille autrefois.

Baldwin raconte ensuite, ce que je ne puis faire ici, dans l'espace de cette

préface, ce serait trop long, le piège – hilarant pour le lecteur – dans lequel il tombe, avec son désespoir élégant et incommunicable, sa culpabilité délicate et inappropriée, ses mots inutiles. La traversée d'un Harlem hostile et d'un Bronx haineux, avec un costume trop luxueux, et le dîner avec un ancien ami qui le déteste désormais sont inoubliables. Baldwin, lucide avant toute chose, lucide sur lui-même et sur le monde qui l'entoure, sait que les ponts sont coupés quoi qu'il fasse. Traître il est, et différent.

Les années passèrent.

Il pensait que le destin des Noirs américains et le destin de l'Amérique n'étaient qu'une seule et même chose.

Il n'y pouvait pas grand-chose. Il voulait être optimiste : beaucoup de choses avaient changé depuis les années soixante.

Mais il se sentait inquiet, et angoissé. L'avenir a montré à quel point il voyait clair et loin.

Il n'écrivit pas ce livre, mais il écrivit *Si Beale Street pouvait parler*, le roman que vous tenez entre vos mains, un roman aux allures limpides et innocentes, un roman d'amour. Un roman bien plus énigmatique qu'il ne semble l'être.

Un écrivain n'a qu'une seule histoire à raconter, disait-il. Il doit trouver la voie pour le faire, jusqu'à ce que le sens de cette histoire devienne de plus en plus clair, jusqu'à ce que cette histoire